

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Maroc sans noms propres

André Belleau

Volume 25, numéro 5 (149), octobre 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30604ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1983). Maroc sans noms propres. *Liberté*, 25(5), 129–134.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ANDRÉ BELLEAU

MAROC SANS NOMS PROPRES

«Allez! Mimoune...» Dits sur un ton quasi affectueux, ces mots du calèchier enjoignent au petit cheval de hâter le pas. Il trotte entre les ânes et les Mercedes. Au Maroc, j'exagère à peine, il y a ou bien des ânes ou bien des Mercedes. «Allez! Mimoune...» Mimoune est le seul nom propre (au sens grammatical) que je me sens capable d'écrire car je l'ai appris en position de voyage — même si ce séjour au Maroc fut de courte durée. Il ne m'a pas été fourni par le *Guide vert* avant de partir comme un signe vide à remplir sur place, une étiquette à coller sur des lieux ou des coutumes conformes. Curieuse, cette histoire de nomination. Le nom commun est simplement reçu, avec la classe d'êtres ou d'objets qu'il désigne. On ne demande pas aux choses comment elles se nomment. D'ailleurs, les choses ne parlent pas. Mais pour le nom propre, c'est une autre affaire. Il faut le gagner en appelant quelqu'un. Et nous restons dans le doute à son sujet tant que *l'autre* n'a pas répondu. Le nom commun est donné dans le dictionnaire, le nom propre dans le dialogue. Dans l'interaction du discours. Ne pas s'emparer grossièrement du nom propre à une personne ou à un lieu: attendre plutôt qu'ils nous les donnent. Voilà pourquoi le récit de voyage est désormais impossible car le nom propre (c'est l'attribut dernier, sommatif, unique, l'ultime

cadeau), au lieu de survenir au terme d'une relation vivante, fait partie maintenant des paperasses et des babioles remises avant le départ par l'agence de voyage.

J'aurais aimé pouvoir écrire comme jadis: *Après plusieurs journées d'un trajet difficile, où il fallut souvent faire halte pour permettre aux chevaux de se reposer attendu la chaleur extrême, nous arrivâmes en vue d'une ville entourée de murailles roses qui nous parut fort grande et très peuplée. De la hauteur où nous nous étions arrêtés, je ne me lassais pas d'admirer les orgueilleux minarets de ses mosquées, ses palais, les foules innombrables sur les places, les vastes palmeraies qui la bordent. Nous sommes entrés par la Porte Nord, escortés avec la plus vive curiosité. J'appris que cette ville était la fameuse Marrakech, vantée dans le passé par plusieurs voyageurs...*

Une écriture moderne doit renoncer aux noms propres. C'est une faute de goût, pire, une erreur esthétique. Multiplier les noms propres comme marques d'exotisme ou de savoir, c'est faire sonner dans sa poche les piécettes d'un pauvre larcin. Cette nomination propre est malpropre.

Quiconque veut voir — et comprendre un peu — à quoi pourrait ressembler le Paris du Moyen Age ou de la Renaissance n'a qu'à se promener dans la vieille ville à Marrakech et sur la grande place qui y donne accès. Ce *devait* être cela: un labyrinthe inextricable de ruelles étroites où l'on a peine à avancer tant la presse est grande: chalands, crieurs, rabatteurs, porteurs d'eau, chapardeurs, batteurs de pavé, ânes ployant sous le faix. Le Paris de Villon et de Panurge. Les artisans et marchands sont groupés par rues ou par quartiers et leurs échoppes ouvertes — potiers, mégissiers, tisserands, vendeurs d'herbes, de thériaque, écrivains publics — sont à même la rue. Couleurs et odeurs vives. Et au-dessus, cette incessante rumeur de langage. Je remarque combien les

gens, pour se parler, se rapprochent jusqu'à se toucher. Les hommes s'embrassent, se tiennent par la main. Il me semble entrevoir, dans cet espace réduit et grouillant, un réseau de relations humaines d'une complexité infinie, et des systèmes de communication si rapides et si efficaces que nous aurions peine à les concevoir de nos jours.

Au risque de paraître livresque, je prétends que Bakhtine aurait considéré les bateleurs de la grande place comme des émules de ceux du Pont-Neuf à l'époque de François Ier, quand le peuple se réjouissait encore sur la place publique. Ce ne sont pas les saltimbanques, les charlatans, les conteurs épiques et leurs gestuelles élaborées (évidemment, je n'entends pas le berbère) qu'il convient de regarder, c'est la foule des enfants ravis, des rieurs et des rieuses, des vieux montagnards littéralement saisis, captifs, les yeux rivés sur l'avaleur de feu ou le poète. Structure mentale transhistorique ou influence du cinéma en mauvaises copies 16 mm le soir dans les villages? Voici deux clowns-acrobates époustoufflants: l'un, haut, maigre, imperturbable; l'autre, petit, grassouillet, hilare. Il semble difficile d'imaginer le tandem obligé du burlesque américain à proximité des arracheurs de dents et des vendeurs de poudre de rhinocéros.

Le malheur d'être touriste alors qu'il faudrait être un voyageur! Les signes ne m'arrivent que latéralement, par les interstices que le circuit touristique, qui n'est qu'un circuit d'échanges répétitifs, ne parvient pas tout à fait à boucher. Un adolescent me dit en m'indiquant un marchand de tapis: «Celui-ci, ce n'est pas un Berbère, c'est un Marocain». Je deviens attentif. Qu'est-ce qui me rejoint ici à son insu? Quelle tension sociale, quelle exclusion font signe? Et un jour, pendant quelques instants, je parviens à m'échapper de la prison touristique: «Les guides mentent» me dit un vieux paysan duquel je n'ai rien à acheter. (C'est un Berbère. Il est venu à la ville il y a dix ans, de sa montagne). «Oui, les guides mentent. Il n'y a pas de

Berbères dans les marchés à Marrakech. Les Berbères sont trop pauvres, ils n'ont pas de capital. Ce sont les *gens de la ville* qui possèdent tous les emplacements. Le pas de porte à lui seul coûte trois à quatre millions. Mais c'est nous, dans nos villages, qui fabriquons les tapis, les armes, les vêtements... Ils sont bien moins chers dans la montagne. La fameuse «criée berbère» (la vente aux enchères des moutons), quelle farce! Il n'y a jamais eu là un seul Berbère!»

Qu'obtient une femme berbère pour le tapis qu'elle a tissé dans son village de la montagne? Comme en contrepoint, ce court dialogue: j'attends qu'elle ait fini ses achats et je dois manifester un peu d'impatience car le gosse, qui m'observe depuis un bon moment déjà, me dit à voix basse: «Est-ce que tu vas battre ta femme tout à l'heure à la maison?» — Je réponds oui (il le faut bien si je veux connaître la suite. Que toutes me pardonnent! Je n'ai été guidé ici que par l'intérêt de la science). Et l'enfant de reprendre: «Est-ce que tu la bats à mains nues ou à coups de bâton?»

Berbères VS Marocains. Citadins VS ruraux (et Berbères). Hommes VS femmes. L'enfermement touristique laisse sans doute filtrer un peu de réel. Il suffit en revanche de regarder un plan de Marrakech pour que le scandale saute aux yeux: le Club Méditerranée enfoncé comme un coin dans le cœur même de la vieille ville. La porte bien gardée de l'enclave murée donne sur la grande place: premières loges sur la couleur locale avec retrait facultatif et rapide lorsque les mains sales des pauvres se font trop insistantes... Pour aménager ce parc à salauds, on a dû raser une partie de la ville marocaine (les Marocains, ici comme à Agadir, disent la *ville marocaine* comme si tout le Maroc n'était pas marocain).

Je ne suis pas si naïf. J'ai bien vu que le porteur d'eau a au poignet une montre à quartz en dépit du caractère immémorial de ses outres de cuir. Par con-

tre, sans que soient atténués leurs intolérables dénuement et misère, les groupes d'aveugles, d'estropiés, de malades accroupis aux carrefours me font basculer dans les temps bibliques. La vraisemblance narrative des Evangiles comme récits repose exactement sur ce que je vois. Le Christ aurait pu tout aussi bien vivre ici. Je rencontre à chaque pas des infirmes qui tendent leurs bras vers lui, des mendiants le suivent, des malheureux l'implorent. Il prêche sur la grande place, l'un seulement parmi tous les autres bonimenteurs autour desquels le public fait cercle. Comment le distinguer, lui? Combien cela prendrait-il de temps avant que les riches, les instruits, les «gentils membres» du Club Méditerranée s'en avisent et s'en inquiètent?

Le rapprochement met à jour une autre dimension qui tient à la proxémique, à l'organisation de l'espace et aux distances entre les hommes. Je l'appellerais la constante du «monde-déjà-là». Chaque lieu de la vieille ville, si exigu soit-il, renferme toujours des gens qui me paraissent n'être ni des acheteurs, ni des marchands, ni des employés, ni des ouvriers. Ils constituent le «monde-déjà-là». Quoi que vous fassiez, vous êtes sûr d'avoir des spectateurs. Ouoi que vous disiez, vous n'aurez pas à chercher un auditoire. On penserait que c'est là leur fonction: attendre de pouvoir témoigner de ce qu'ils ont vu et entendu. Les fondateurs de religion ont eu à leur portée le «monde-déjà-là».

Cette réalité explique que j'aie pu échanger des propos assez insolites au cours de la visite (guidée) d'un des palais. Je demande au guide si cette frise sur le mur est de l'arabe classique. Question sottement prétentieuse: ce n'était sûrement pas du Crétois tardif. «Mais oui», répond le guide. C'est alors qu'un homme jeune, qui se trouvait dans le «monde-déjà-là», se tourne vers moi et me dit que l'arabe, ce n'est pas comme sa langue à lui, le berbère. L'arabe a une grammaire. Le berbère n'en a pas. Ce n'est qu'un point. Il aurait fallu à cet instant la faconde géné-

reuse de Gaston Miron, la rapidité des réflexes intellectuels de Jacques Godbout. Mais j'entreprends de le contredire le plus courtoisement possible. Le berbère a sa grammaire au même degré que l'arabe ou le français. Voilà plusieurs preuves par l'absurde. Et le fait qu'une langue possède une tradition avant tout orale ne la rend nullement inférieure. Une langue supérieure ou inférieure, ça n'existe tout simplement pas. Et pourquoi parler de patois? Une langue, c'est un patois qui s'est fait aider par plusieurs divisions de cavalerie. Silence. Puis le jeune homme me serre gravement la main, suivi du «monde-déjà-là». Je le sais, je suis lamentablement crédule et sentimental, mais j'ai les yeux humides.

Sur le chemin de l'hôtel — dont le lobby s'orne d'une grande photo du roi — je réfléchis à cet exemple de rabaissement intériorisé. Je construis un scénario. D'abord des générations d'agregés humiliant les arabophones avec les prétendues vertus universelles de la langue française, puis, l'indépendance venue, les arabophones scolarisés refilant à leur tour le même mépris aux Berbères, bien écrasés sous le paquet. Je sais ce dont je parle. Je crois connaître ce processus.

J'ai le sentiment que je n'irai plus en touriste dans un pays qui exige, au contraire, que l'on tente de sortir de soi pour devenir un voyageur. Mais j'aurai reçu un coup au cœur. Comptent pour beaucoup dans le choc l'inaltérable gentillesse et l'humour des Marocains, la beauté éclatante (et l'intelligence) des enfants, la grâce empreinte de réserve des femmes, et la finesse, la distinction, la maîtrise de soi des hommes d'âge mûr. Je m'en rends compte mieux qu'avant: les monuments, les musées, les sites ne m'intéressent que médiocrement, bien moins en tout cas que les espaces peuplés d'humains, signes vivants.